

tituer qu'en l'étudiant au quadruple point de vue de l'histoire, de la philosophie, de l'archéologie et de la philologie; en cherchant à tout expliquer, à l'aide d'un seul de ces rameaux, on fait de l'Évhémérisme, de l'interprétation philosophique, du symbolisme, ou de l'exégèse philologique, on est d'une secte, d'une école, on ne fait pas de la science.

CHAPITRE III.

L'INDE DES VÉDAS ET DE MANOU A-T-ELLE ÉTÉ MONOTHÉISTE ?

Les premiers habitants de l'Inde ont-ils été monothéistes ? Ont-ils rattaché à une unité toute-puissante et intelligente l'ensemble des forces qu'ils voyaient agir autour d'eux, et le polythéisme n'est-il qu'une dégénérescence de l'idée première ? Ou bien ne sont-ils arrivés à la conception de l'Être suprême qu'en passant par le fétichisme et le polythéisme ? Telle est la question qui s'agite entre les spiritualistes et les positivistes, et que nous allons examiner sans avoir la prétention de clore le débat.

La lutte n'est pas circonscrite à l'Inde seulement, et ce n'est point à l'occasion d'un fait isolé que les deux systèmes se heurtent sans pouvoir s'entendre. Il y a là un principe que chacune des deux philosophies établit à sa manière, et que ni l'une ni l'autre ne pourrait abandonner, sans porter une grave atteinte à sa propre existence.

Dès la première minute de son apparition sur la terre, disent les spiritualistes, l'homme a eu par la conscience la notion de l'Être suprême, et ce n'est que plus tard, sous l'influence des castes sacerdotales, que le polythéisme a fait son entrée dans le monde. L'homme primitif, répondent les positivistes, a débuté par le fétichisme et le polythéisme, et ce n'est qu'en perfectionnant son intelligence, et dans un état

déjà avancé de civilisation, qu'il est arrivé à la conception d'une cause première unique, c'est-à-dire au monothéisme.

Sans nous mettre à la remorque de l'une ou de l'autre de ces écoles, et en ne formulant pas de règle générale applicable à tous les peuples, nous dirons, et sur ce point les preuves abondent, que l'Inde des védas et de Manou a été monothéiste. Il suffit pour s'en convaincre de lire les passages suivants du *Manava-Dharma-Sastra*.

Livre I^{er}, *sloca* 5 et suivants.

« Ce monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif; ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

« Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur, existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité.

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans portées visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et duquel l'Être suprême fit surgir Brahma, l'aïeul de tous les êtres.

« Les eaux ont été appelées *naras*, parce qu'elles étaient la production de Dieu (l'esprit divin). Ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement de *nara*, il a en conséquence été

nommé *nara-ayana* (mouvement), c'est-à-dire *Narayana*, celui qui se meut sur les eaux. »

(C'est ce que Moïse a copié plus tard, quand il a dit que l'esprit de Dieu était flottant sur les eaux. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.*)

Les textes suivants, empruntés au douzième livre du même auteur, sont d'une clarté et d'une précision à défier tout commentaire.

Sloca 122 et suivants.

« Mais il doit (l'homme) se représenter le grand Être (*Para-Pouroucha*) comme le souverain maître de l'univers, comme plus subtil qu'un atome, comme aussi brillant que l'or le plus pur, et comme ne pouvant être conçu par l'esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite.

« C'est ce Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé des cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue.

« Ainsi l'homme qui reconnaît, dans sa propre âme, l'âme suprême présente dans toutes les créatures, comprend qu'il doit se montrer bon et égal pour tous, et il obtient le sort le plus heureux, celui d'être absorbé à la fin dans le sein de Brahma. »

Collouca, un des commentateurs des védas et de Manou les plus estimés dans l'Inde, sur la question même qui nous occupe, s'exprime ainsi :

« Les anciens *pundits* (initiés), tout en divinisant les forces multiples de la nature, n'ont jamais cru qu'à un Dieu, auteur

et principe de toutes choses, éternel, immatériel, présent partout, indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de soucis; la vérité pure, la source de toute justice; celui qui gouverne tout, qui dispose de tout, qui règle tout; infiniment éclairé, parfaitement sage, sans forme, sans figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans caste, sans parenté; d'une pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition... »

D'après un texte qui nous a été conservé par Vrihaspati, le brahmatma, chef religieux de tous les brahmes, en recevant l'initié du second degré, c'est-à-dire l'*officiant* qui, par la nature de ses fonctions, était constamment en rapport avec la foule, prononçait les paroles suivantes :

« Souviens-toi, mon fils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître souverain et principe de toutes choses, et que tout brahme doit l'adorer en secret. Mais sache aussi que c'est un mystère qui ne doit jamais être révélé au stupide vulgaire. Si tu le faisais, il t'arriverait de grands malheurs. »

Le *Védanta-Sara*, ouvrage de la plus haute antiquité, en traçant le portrait du vrai gourou, — brahmatma dwidjaha, c'est-à-dire deux fois né, — indique d'une manière formelle que les sages de cette époque reculée ne connaissaient et n'adoraient qu'un seul Dieu.

Voici ce portrait :

« Le vrai gourou est un homme à qui la pratique de toutes les vertus est familière; qui, avec le glaive de la sagesse, a élagué toutes les branches et arraché toutes les racines du péché, et a dissipé, avec les lumières de la raison, l'ombre épaisse dont il s'enveloppe; qui, quoique assis sur la montagne des

péchés, oppose à leur atteinte un cœur aussi dur que le diamant; qui se conduit avec dignité et indépendance; qui a des entrailles de père pour tous ses disciples; qui ne fait aucune acception de ses amis et de ses ennemis et a pour les uns et les autres une bienveillance égale; qui voit l'or et les pierres avec autant d'indifférence que des morceaux de fer et des tessons, sans faire plus de cas des uns que des autres; qui met tous ses soins à écarter les ténèbres de l'ignorance dans lesquelles le reste des hommes est plongé.

« C'est un homme qui se livre à toutes les pratiques de dévotion qui ont Dieu pour objet, sans en omettre aucune; qui ne reconnaît qu'un seul Dieu et publie partout ses louanges; qui ne lit et n'étudie que les livres sacrés; qui, par son savoir, brille comme le soleil au milieu des nuages épais de l'ignorance qui l'environnent; qui repousse loin de sa pensée tout acte criminel et ne pratique que des actes de vertu; qui, connaissant toutes les voies qui mènent au péché, connaît aussi les moyens de les éviter toutes; qui observe avec une scrupuleuse exactitude les règles de bienséance qu'on doit garder envers ses semblables.

« C'est un vrai sage qui possède parfaitement le *Védanta*.

« C'est un homme qui a fait des pèlerinages à tous les lieux saints et qui a vu de ses propres yeux Cassy, Kedaram, Ramessuarum, Strirudram, Sringuery, Gocarnam, Calastry et autres lieux célèbres.

« C'est un homme qui a fait ses ablutions dans tous les fleuves sacrés, tels que le Gange, le Yumna, le Sarasvaty, le Sindou, le Godavery, le Krichna, le Nerbouda, le Cavery et une foule d'autres, et qui a bu de leurs eaux sanctifiantes.

« C'est un homme qui s'est lavé dans toutes les sources et étangs sacrés, tels que le Souria-Pouchkarany, Tchendra-Pouchkarany, Indra-Pouchkarany, et dans toutes les eaux saintes qu'il a pu rencontrer.

« C'est un homme qui a habité tous les déserts et les bois sacrés, tels que Neimiss-Arania, Badaric-Arania, Daudac-Arania, Goch-Arania, et qui y a imprimé les vestiges de ses pieds.

« C'est un homme qui connaît toutes les pratiques de pénitence ou sramas recommandées par les plus illustres dévots et connues sous le nom de narayana-srama, vama-srama, gotama-srama et vachischta-srama; qui est devenu familier avec ces divers exercices et qui en a éprouvé les fruits.

« C'est un homme qui possède parfaitement les quatre védas, et le tacara-sastra, le buda-sastra, le mimansa-sastra (logique, psychologie, philosophie).

« C'est un homme versé dans la connaissance du védanga, du djotchia-sastra, du veiddâa-sastra, du darmha-sastra, du kavia-nattacam (astronomie, médecine, législation, poésie), et qui sait parfaitement les dix-huit pouranas et les soixante-quatre calais.

« Tel est le caractère d'un vrai gourou, telles sont les qualités qu'il doit posséder pour être en état de montrer aux autres la voie de la vertu et pour les retirer du borbier du vice. »

(*Védanta-Sara*. Introduction.)

On voit que les pèlerinages aux lieux consacrés et les sources miraculeuses ne datent pas d'hier, et que, à cinq ou six mille ans de distance, les superstitions sont les mêmes, à la Salette ou à Kautchy, à Lourdes ou à Ramessuaram.

Retenons de ce passage du *Védanta*, que le vrai sage ne devait connaître qu'un seul Dieu et n'avoir d'autre préoccupation que celle que donnent l'étude et le culte de la vertu.

La prière suivante, que le *Védanta* ordonne aux brahmes de prononcer une heure avant le lever du soleil, est du plus pur monothéisme :

« Dieu, qui êtes un pur Esprit, le principe de toutes choses, le maître du monde, c'est par vos ordres que je me lève et que je vais m'engager dans les embarras du monde. »

Le brahme s'adresse ensuite à l'eau lustrale qui va lui servir à accomplir la purification du matin :

« Eau sacrée, qui proviens de la mer des fleuves, des étangs, des puits ou de quelque autre lieu que ce soit, tu es sainte, car tu as reçu les prières qui consacrent; de même que le voyageur fatigué par la chaleur trouve du soulagement à l'ombre d'un arbre, de même puissé-je trouver en toi le soulagement de mes souffrances et le pardon de mes péchés.

« Eau sacrée, tu es l'eau du sacrifice et du combat, tu es d'un goût agréable, tu as pour nous les entrailles et les sentiments d'une mère; je t'invoque avec la même confiance que celle d'un enfant qui, à la vue de quelque danger, va se jeter entre les bras d'une mère qui le chérit tendrement; purifiez-moi de mes péchés et purifiez tous les hommes avec moi!

« Eau sacrée, dans le temps du sommeil (chaos) de la nature, Brahma, la sagesse suprême dont le nom s'écrit avec une seule lettre, existait seul, et c'est dans ton sein qu'il se reposait, quand il fit jaillir de sa pensée le germe de toutes choses et qu'il créa la nuit et le jour, la mer immense, le soleil, la lune, la terre, le ciel, l'air, les mondes inférieurs, et le temps et tout ce qui existe maintenant. O Dieu! je vous offre mes adorations; détruisez mes péchés et faites que je conserve toujours la dignité de brahme.

« Je t'ai adressé ma prière pour obtenir la rémission de mes péchés. Pardonne-les-moi, et fais qu'après ma mort j'aie jouir des délices du Veikouta. C'est toi qui as créé, qui conserves et qui détruis tout. Fais que je sois heureux en ce monde, que la joie, l'abondance et la prospérité m'accompagnent par-

tout, et qu'après ma mort je jouisse d'un sort plus heureux et plus durable.

« Tu es un pur Esprit, tu es la lumière par excellence, tu n'es pas sujet aux passions des créatures mortelles, tu es éternel, tu es tout-puissant, tu es la vertu même, tu es le refuge des hommes et leur salut, tu possèdes toutes les sciences, c'est de toi qu'est émanée la sainte Écriture, tu es la figure de la prière, c'est à toi qu'on doit adresser tous les sacrifices, toi qui disposes de tous les biens terrestres, toi qui peux tout détruire en un instant. Le bonheur et le malheur, la joie et la douleur, l'espérance et la crainte, tout est entre tes mains, tout dépend de toi; tu es l'objet de tous les vœux des hommes, et tu es en même temps le prestige qui leur fascine la vue. Tu remplis leurs désirs, tu les combles de biens, tu fais réussir toutes leurs entreprises, tu les purifies de leurs péchés, tu les rends heureux, tu es présent dans les trois mondes, tu as trois natures, trois figures, et le nombre trois fait ton essence. »

Cette prière, célèbre chez les christnéens, est le gaïatry vischnouviste.

Si nous voulions donner tous les extraits des védas, de Manou, des védantas et autres livres religieux, qui démontrent que les Indous de l'époque patriarcale et védique ont été monothéistes, ce volume ne suffirait pas à la tâche; aussi bien la vérité de cette proposition ressort tellement des premières études orientales que nous avons publiées, que nous n'en eussions pas fait l'objet d'un chapitre spécial, si, dans cette revue des principaux mythes que l'Inde a transmis aux différents peuples du globe, nous n'eussions jugé qu'il était utile de rappeler que l'Inde ancienne était *historiquement* partie du monothéisme pour arriver au polythéisme, et que les grossièretés mythologiques du brahmanisme ne devaient être considérées que comme une œuvre sacerdotale de servitude et d'abrutissement.

« — Souviens-toi, dit le brahmatma à l'initié, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais souviens-toi aussi que ce mystère ne doit pas être révélé au stupide vulgaire ! »

Toute l'histoire de l'Inde est dominée par le prêtre, et c'est dans l'influence délétère de ce dernier qu'il faut voir les causes qui ont frappé de stérilité, depuis plusieurs milliers d'années, une des plus merveilleuses contrées du globe. On ne peut dominer les peuples sans les plonger dans l'ignorance, et la première chose que l'on soustrait à la connaissance des masses, c'est l'idée rationnelle, pure, dégagée de toute superstition, de la grande cause première, de l'Être suprême.

L'Inde a passé par trois époques que nous avons définies et étudiées dans *les Fils de Dieu*, et qui sont :

- 1° L'époque de l'unité de Dieu et des patriarches;
- 2° L'époque de la trinité et des prêtres brahmes;
- 3° L'époque du polythéisme et de l'alliance des prêtres et des rois.

Sans revenir aux explications que nous avons déjà données à ce sujet, nous constatons qu'il est indéniable que le polythéisme actuel de l'Inde ait été précédé par des croyances unitaires plus pures, qui ne furent soustraites à la plèbe que lors de l'établissement des castes.

Lorsque les brahmes eurent assis solidement leur domination, ils défendirent sous peine de mort de prononcer le nom de Swayambhouva, l'être existant par lui-même, d'enseigner le mystère de la trimourty, de dévoiler les secrets du culte symbolique du soleil et du feu qui représentaient Paramatma, la Grande Ame, et c'est seulement les initiés du second et du troisième degré qui avaient le droit d'adresser à l'astre du feu et de la lumière la célèbre invocation suivante :

« Dieu soleil, vous êtes celui qui est par sa propre force. Vous êtes Brahma à votre lever, Vischnou à midi et Siva à votre

coucher. Roi du jour, vous brillez dans l'air comme une pierre précieuse. Vous êtes l'image de la trimourty, le témoin de toutes les actions qui se font sur la terre; vous êtes l'œil du monde, la mesure du temps; c'est vous qui réglez le jour et la nuit, les semaines, les mois, les années, les cycles, les kalpas, les yougas, les saisons, les ayans, le temps des ablutions et de la prière; vous êtes le seigneur des neuf planètes, vous abolissez les péchés de ceux qui vous invoquent et qui vous offrent des sacrifices. Vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez. Dans l'espace de soixante gadhias vous parcourez sur votre char la grande montagne du Nord qui a quatre-vingt-dix millions cinq cent dix mille yodjanas d'étendue. Je vous loue et je vous adore de tout mon pouvoir; daignez me faire éprouver les effets de votre bonté et de votre miséricorde, en m'accordant le pardon de tous mes péchés, et le séjour de la félicité suprême après ma mort. »

(Védanta-Sara.)

Il en était de même pour l'invocation du feu.

« O feu, vous êtes la purification, vous êtes la prière, vous êtes l'image de la divinité. Pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai faites dans les divers mentrams que j'ai récités en votre honneur, pardonnez-moi de plus tous les péchés que j'ai commis durant ce jour, par pensées, par paroles et par actions. Et que cette eau que je bois dans le creux de ma main, purifiée par vous, détruise tout ce qu'il peut y avoir en moi de mauvais et de défectueux. »

Sous peine d'être chassé de la caste et de voir lancer contre lui une sentence d'excommunication qui lui faisait refuser partout l'eau, le riz, le beurre clarifié et le feu, il fut défendu à tout brahme, dwidjaha, sanniyassi, et à tout brahme initié, à

quelque degré qu'il appartint, d'enseigner aux vaysias et aux soudras la langue sacrée, la philosophie, les mystères cosmogoniques, astronomiques et religieux, la logique, la morale et la médecine, et toutes les sciences en général, dont ces basses castes n'avaient nul besoin pour faire le commerce, travailler la terre, élever des troupeaux, tisser de la toile ou extraire les métaux.

Du jour où les prêtres, dans leur soif de jouissance et de domination, eurent peu à peu, car l'établissement des castes ne fut pas l'œuvre d'un jour, retiré au peuple toute science et toute liberté, ce dernier, oubliant les croyances de ses ancêtres, obligé à un travail incessant pour satisfaire au luxe du maître, fut sans force pour réagir contre le poison intellectuel que ses tyrans lui versaient, et il adora pieusement ces milliers de dieux, demi-dieux, dévas, anges, gnomes, génies, bons ou mauvais, qui fourmillent dans les honteuses et dégradantes folies des pouranas. Alors le prêtre put tout exiger de son esclave, et pour donner la consécration divine à son œuvre, il introduisit sournoisement dans Manou les textes nombreux qui légitimaient après coup ses attentats.

Livre I^{er}, sloca 99 et suivants.

« Le brahme en venant au monde est placé au premier rang sur la terre; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation des lois civiles et religieuses.

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahme (prêtre); par sa primogéniture et par sa naissance il a droit à tout ce qui existe.

« Le brahme ne mange que sa propre nourriture, ne porte que ses propres vêtements, ne donne et ne reçoit que ce qui lui appartient déjà; c'est par la générosité du prêtre brahme que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

Le prêtre, souverain maître et seigneur au temporel et au spirituel, son domaine comprenant le monde entier, les autres hommes ne vivant que par un effet de sa générosité, tel fut le résultat de la domination sacerdotale dans l'Inde. Ces doctrines ne sauraient nous étonner, quand nous voyons, après plusieurs milliers d'années de lutttes et d'efforts gigantesques, après la Réforme et la Révolution française, les sectaires romains afficher d'aussi monstrueuses et d'aussi immorales prétentions.

Nous extrayons du *Pantcha-Tantra*, recueil d'apologues auquel les Indous accordent une antiquité égale à celle des védas, le récit suivant, qui nous démontrera que la littérature vulgaire, aussi bien que l'écriture sacrée, admettait et consacrait cette croyance à l'unité de Dieu, qui disparut quelques siècles plus tard du culte vulgaire.

« Un voyageur, s'étant égaré dans sa route, fut surpris par les ténèbres de la nuit, au milieu d'une épaisse forêt. Se doutant bien qu'un pareil lieu devait être le réceptacle des bêtes féroces, il pensa que le seul moyen d'échapper à leurs attaques était de monter sur un des plus grands arbres qu'il pourrait trouver, et d'y passer la nuit. Il prit donc ce parti ; et, sans songer davantage aux dangers qu'il aurait pu courir, il s'endormit et ne se réveilla que lorsque les rayons du soleil vinrent frapper sa paupière, et l'avertir qu'il était temps de se remettre en chemin. Comme il se disposait à descendre, il regarda au-dessous de lui et vit, au pied de l'arbre, un tigre monstrueux qui était aux aguets, impatient de découvrir quelque proie, sur laquelle il pût s'élaner pour la dévorer. La vue de ce terrible animal remplit le voyageur d'épouvante, et il demeura quelque temps immobile à la place où il était. Après avoir un peu recouvré l'usage de ses sens, il regarda autour de lui, et s'aperçut que l'arbre sur lequel il se trouvait étant

contigu à d'autres dont les branches s'enlaçaient ensemble, il pourrait aisément passer de l'une à l'autre et se soustraire par là au danger qui le menaçait.

« C'est le parti qu'il allait prendre, lorsque, ayant porté ses regards au-dessus de lui, il vit un énorme serpent, suspendu par la queue à la branche immédiatement supérieure, et dont la tête touchait presque la sienne. L'affreux reptile, à la vérité, paraissait endormi dans cette posture, mais le moindre bruit pouvait l'éveiller et offrir, à ses regards, une proie facile.

« A l'aspect du double péril auquel il se trouve exposé, le courage du voyageur l'abandonne tout à fait, sa raison s'égare, ses jambes tremblantes ne peuvent plus le soutenir, et il est sur le point de tomber entre les griffes du tigre, tout préparé à le recevoir. Glacé d'effroi, pétrifié, il n'a devant les yeux que l'image d'une mort cruelle et prochaine. L'infortuné, ayant cependant un peu recueilli ses sens, lève les yeux au ciel et, s'adressant au divin Narayana, prononce l'invocation suivante :

« Dieu de lumière et du jour, souverain maître de l'univers, vous qui, d'un seul effort de votre pensée, avez fait sortir du pralaya (chaos) tout ce qui existe, venez à mon secours, délivrez-moi des terribles animaux qui complotent ma perte et faites que je puisse revoir la maison de mon père. »

« Comme il finissait ce *mentram*, il aperçoit sur une des plus hautes branches de l'arbre un rayon de miel, dont la douce liqueur, distillant goutte à goutte, tombait à côté de lui ; il avance la tête, ouvre la bouche, car il avait grand-faim, n'ayant rien pris depuis la veille, et il allait recevoir sur la langue les gouttes de ce miel délicieux, lorsqu'il réfléchit qu'il n'avait pas fait l'oblation du matin. Prenant alors un peu de miel dans le creux de sa main, il dit :